

## Saint Jérôme dans les lettres d'Alcuin : de la source matérielle au modèle spirituel

La correspondance d'Alcuin se présente comme une collection de lettres, textes par essence polymorphes et pluri-fonctionnels, qui justifient dès lors une pluralité d'approches – historiques, idéologiques, linguistiques, littéraires. Loin de n'être qu'instruments de communication, ces textes, à la croisée de la littérature et de la non-littérature, avancent une réflexion esthétique, propre à nourrir une interrogation sur les liens qu'entretient le « genre » épistolaire avec les autres genres littéraires. L'abondance des mentions du nom de Jérôme qu'on y rencontre nous engage ainsi à voir, dans un premier temps, comment les diverses lettres de Jérôme offrent à Alcuin un modèle d'épistolarité, puis, dans un deuxième temps, un modèle comportemental, avant de montrer, dans une troisième et dernière partie, l'importance de l'univers citationnel que représente le monde de Jérôme pour Alcuin, épistolier, proche de Charlemagne<sup>1</sup>.

### I. – LES LETTRES DE JÉRÔME : UN MODÈLE D'ÉPISTOLARITÉ<sup>2</sup>

La correspondance d'Alcuin<sup>3</sup> comprend trois cents lettres, dont deux-cent-quatre-vingt-quatorze figurent dans l'édition Dümmler des *Monumenta* et six

---

1. Nous tenons à remercier ici F. Dolbeau, M. Perrin et J. Fontaine, qui nous ont permis de présenter, dans le cadre de l'Atelier Médiolatin qu'ils animent en Sorbonne, la communication qui est à l'origine de cette étude, et Y.-M. Duval, qui a bien voulu s'intéresser à cet article.

2. Sur les différentes pistes de réflexion que propose l'étude d'une correspondance, voir l'ouvrage de G. HAROCHE-BOUZINAC consacré à *L'épistolaire*, Paris 1995, en particulier le premier chapitre intitulé « La lettre, genre mineur ? », p. 8-18 ; sur la notion d'épistolarité, traduite de l'expression employée pour la première fois par J. Altman, voir *ibid.*, p. 15 : « Adaptée et adoptée en français, sans avoir fait l'objet de définitions plus précises, la notion d'« épistolarité » est située du côté de la spécificité du mode épistolaire, historiquement variable et que son suffixe engage à définir. »

3. Sur Alcuin (vers 730-804), voir A. KLEINCLAUSZ, *Alcuin*, Paris 1948 (Annales de l'Université de Lyon, 3<sup>e</sup> série, Lettres, Fasc. 15). Voir aussi la très riche *Clavis des auteurs latins du Moyen Âge, Territoire français 735-987, II, Alcuin*, de M.-H. JULLIEN et F. PERELMAN, in *CCCM*, Turnhout 1999. On nous permettra de citer également notre article « Alcuin », in C. GAUVARD, A. DE LIBERA, M. ZINK (éd.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris

ont été éditées postérieurement<sup>4</sup>. Le dossier des lettres d'Alcuin, dont nous citerons désormais les numéros en suivant l'édition Dümmler, intègre toutefois dix lettres dont le clerc anglo-saxon est soit le scripteur soit le destinataire. La plupart de ces lettres datent de ses années d'abbat à Tours, entre 796 et 804, date de sa mort. Le relevé des correspondants décline rois de Mercie, souverain franc – Charlemagne est le destinataire de trente-six de ces lettres –, hommes et femmes de l'entourage de ces rois, évêques et hommes d'Église<sup>5</sup>.

Si l'on trouve quelques billets et nombre de lettres-traités à côté de lettres circulaires, on remarque également un ensemble de lettres qui peuvent être qualifiées d'intimes<sup>6</sup>. La terminologie pêche cependant par excès de cloisonnement ; elle pourrait signifier intime par opposition à conventionnelle<sup>7</sup>. Si l'on entend intime au sens d'affranchissement de normes ou de codes, le mot est inadéquat. Car toute lettre est tributaire de la communication sociale. La lettre intime, comme nous tâcherons de le montrer, présente la particularité de déplacer le code et d'offrir, non un dévoilement de l'être, mais celui d'une écriture de soi, dans le cadre d'un duo épistolaire. Nous nous proposons donc, dans cette première partie, d'examiner les lettres adressées, par Jérôme ou Alcuin, à des interlocuteurs privilégiés, destinataires en tant que tels d'un ensemble de lettres spécifique.

#### A. La lettre-conversation : une énonciation polyphonique

Si Alcuin, dans une lettre à un jeune disciple, propose une définition étymologique du terme *epistola*<sup>8</sup> qui semble lui être propre, tout montre que sa pratique épistolaire adopte les considérations de Jérôme sur le rôle et la fonction de l'art épistolaire. Après Cicéron, qui voyait dans la création du genre épistolaire la volonté de suppléer l'absence<sup>9</sup>, et définissait la lettre comme

2002, p. 33-34. Voir également W. EDELSTEIN, *Eruditio und Sapientia. Untersuchungen zu Alcuins Briefen*, Freiburg 1965 ; C. CHASE, *Two Alcuin Letter Books*, Toronto 1975.

4. Nous citerons les *Epistolae* d'après l'édition d'E. Dümmler, in *MGH, Epistolae Karolini Aevi, tomus II*, Berlin 1895, avec, le cas échéant, notre propre traduction. Les lettres d'Alcuin porteront un numéro en chiffres arabes, celles de Jérôme seront citées en chiffres romains.

5. Voir sur ces points notre article « L'image de Charlemagne dans la Correspondance d'Alcuin », in I. COGITORE et F. GOYET (éd.), *L'Éloge du Prince, de l'Antiquité au temps des Lumières*, Grenoble 2003, p. 137-167.

6. Voir sur l'intimité épistolaire, M.-Cl. GRASSI, *Lire l'épistolaire*, Paris 1998, p. 44-50.

7. Voir sur ce point, *ibid.*, p. 50-53.

8. *Ep.* 88, p. 133 : « De epistola interrogasti, quid esset ? Nam "epi" super, "stola" habitus Grece dicitur. Unde Hadrianus imperator Epitetum philosophum inter alias inquisitiones interrogavit, quid esset cinctum ? At ille uidens eum epistolam manu tenentem respondit : Quod manu tenes. Volens intellegere, quasi supercinctorium esset epistolae sigillum, quo a foris uestiatur cartula. »

9. *République* III, 2 : « Un esprit semblable inventa un petit nombre de signes permettant de marquer et représenter les sons de la voix qui paraissent innombrables, signes grâce

« conversation d'amis absents<sup>10</sup> », après Ambroise, qui, à son tour, développe le thème du discours aux absents<sup>11</sup>, c'est Jérôme, qui, dans une lettre à Marcella, déclare : « *Epistolare officium est de re familiari aut de cotidiana conuersatione aliquid scribere et quodam modo absentes inter se praesentes fieri, dum mutuo quid aut uelint aut gestum sit nuntiant<sup>12</sup>* » ; ou dans la lettre VIII, à Nicéas, sous-diacre d'Aquilée<sup>13</sup> : « *Turpilius comicus tractans de uicissitudine litterarum : "sola" inquit "res est, quae homines absentes praesentes faciat." Nec falsam dedit, quamquam in re non uera, sententiam. Quid enim est, ut ita dicam, tam praesens inter absentes, quam per epistulas et adloqui et audire quos diligas ?* »

En parlant d'*epistolica confabulatio*, pour reprendre la formule de la lettre XXXII à Marcella<sup>14</sup>, Jérôme offre donc à Alcuin des expressions et une thématique auxquelles ce dernier fait écho par la reprise textuelle ou l'amplification.

Qu'il s'agisse d'écrire à un adversaire sur le plan doctrinal, comme Félix d'Urgel, ou à des proches, tout indique chez Alcuin la volonté d'attribuer à la lettre le pouvoir de remplacer une conversation<sup>15</sup> : si la lettre 33 qu'il adresse à

auxquels on pourrait s'entretenir avec les absents, faire connaître ses volontés et garder le souvenir des choses passées. » Voir E. VALETTE-CAGNAC, *La lecture à Rome. Rites et pratiques*, Paris 1997, p. 106, n. 155-156. Sur ces points, voir aussi E. GAVOILLE, « La relation à l'absent dans les lettres de Cicéron à Atticus », in L. NADJO et E. GAVOILLE (éd.), *Epistulae Antiquae*. Actes du 1<sup>er</sup> colloque « Le genre épistolaire antique et ses prolongements », Louvain-Paris 2000, p. 153-176.

10. *Philippique* II, 4, 7, où Cicéron, reprochant à son adversaire d'avoir produit une lettre de César, s'insurge contre la diffusion des lettres d'autrui : « Qu'est-ce d'autre que d'ôter la vie à la sociabilité même de la vie, répandre au grand jour la conversation des amis absents ? »

11. E. VALETTE-CAGNAC, *Op. cit.* (n. 9), p. 211-212, en particulier n. 159.

12. Nous citerons les lettres de Jérôme dans l'édition et la traduction de J. LABOURT, CUF, Paris 1949-1963 ; voir ici lettre XXIX, 1 (t. 2, p. 22) : « Le rôle d'une lettre est de donner par écrit des nouvelles des affaires domestiques ou de la vie quotidienne. Ainsi, des absents se rendent en quelque sorte présents l'un à l'autre, en se faisant mutuellement part de leurs désirs ou de leurs actions. »

13. Lettre VIII (t. 1, p. 25) : « Le comique Turpilius, traitant de l'échange des lettres : "C'est la seule chose, dit-il, qui rende présents les absents." Et son avis n'est pas faux, bien que donné en fiction. Qu'y a-t-il, en effet, si je puis dire, de si présent entre absents que de pouvoir, par lettres, et entretenir et écouter ceux que l'on aime ? » Sur cette thématique, voir l'essai de J.-Ph. ARROU-VIGNOD, *Le discours des absents*, Paris 1993, en particulier la première partie intitulée « Le commerce des fantômes », p. 15-47.

14. Lettre XXXII, 1 (t. 2, p. 37) : « Tu demanderas peut-être : quel est donc ce travail si considérable, si nécessaire, qui a supplanté le plaisir d'une conversation épistolaire ? » (*Quaeras quidnam illud sit tam grande, tam necessarium quo epistolicae confabulationis munus exclusum sit.*)

15. *Ep.* 23, p. 60 : « Non est cura fraternae salutis parui pendenda : non est, quamdiu spiritus hos regat artus, diuina praeueniente gratia cuiilibet conuersio disperanda. Dum haec ita se habent, et a nemine iuste contradici potest, semper sunt seu uerborum conlatione praesentes ammonendi, seu litterarum deuotione absentes exhortandi, ut hinc caritatis officium suam

un comte<sup>16</sup>, entre 793 et 795, introduit en ces termes le lexique de l'affectif – *dulci/ualde desiderai* – inhérent à l'intimité épistolaire :

Audiui uos, uir uenerande, nostrae paruitatis optasse conloquia ; et ut uere fateor, uestram ualde desiderai praesentiam, ut dulci conlocutione uestrae prudentiae consolarer. Sed quia rerum euentu hoc fieri non ualuit, uisum est mihi condignum litteris implere quod uerbis non potui.

J'ai appris, vénérable seigneur, que vous aviez émis le souhait de pouvoir vous entretenir avec notre humble personne. À vrai dire, j'ai grandement désiré votre présence pour trouver consolation dans la douceur des entretiens avec votre sagesse. Mais puisque le cours de événements ne nous l'a point permis, il m'a paru tout à fait convenable de remplir par lettre ce que je ne pouvais faire en paroles.

la lettre adressée à son ami Ricbod de Trèves<sup>17</sup>, correspondant régulier, permet, elle, de mesurer la mise en place d'une écriture monodique et un glissement de la structure dialogique attendue – du moi à l'autre – à une structure nouvelle – de moi à moi – dans un texte qui présente des mentions hiéronymiennes<sup>18</sup> :

Longa absentia dulcissimi uultus uestri torquet animi mei secretum, et conlocutio sapientiae uestrae suauissima meam fatigat memoriam, non audiens desiderantissimum oris uestri eloquium et suauissimam cordis fraternitatem, quae spirare solebat in auribus meis uerba salutiferae conlocutionis, memor illud elogium : « Quid dulcius est quam habere amicum, cum quo possis omnia loqui, sicut tecum ? » Sed recedant quaerimoniae, ubi emendationis efficacia fieri non aestimatur ; pacienter supportatur quod humanae necessitatis fragilitas cogit sufferri et fiat mentium dulcis praesentia, ubi est facierum tristis absentia, et uolat saepius carta, caritatis alis pennata, implens officium linguae, pandens fraterni amoris secretum, et paterni affectus filio demonstratura dulcedinem, ne longa taciturnitas obliuionis rubigine maculetur. »

La longue absence de votre si doux visage met à la torture mon être le plus profond et les échanges si suaves que j'avais avec votre sagesse font languir mon esprit, dans l'impossibilité où je suis d'entendre de votre bouche les paroles si désirables, d'éprouver l'affection fraternelle de votre cœur qui souvent portait à mon oreille nos échanges sur le salut. J'ai en mémoire cette brève parole : « *Quoi de plus doux que d'avoir un ami avec lequel on peut parler comme avec un autre soi-même ?* » Mais laissons là les plaintes, puisqu'elles ne sont d'aucun secours, ne peuvent rien changer. Il faut supporter patiemment ce que l'humaine et fragile nature nous force à supporter. Puisse la douce présence des âmes remplacer la triste absence du face à face. Puisse la lettre plus souvent voler, sur les ailes de la charité, pour remplir l'office de la langue, dévoiler la profondeur d'un amour fraternel et donner au fils la preuve de l'amour paternel, dans la crainte de voir la rouille de l'oubli entacher un silence trop long.

---

ostendat deuotionem, et inde humilitas communis fraternitatis suam demonstrat oboedientiam. »

16. *Ep.* 33, p. 74.

17. *Ep.* 78, p. 119.

18. Sur l'autoréflexivité de la lettre : B. DIAZ, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris 2002, p. 84.

L'entrelacs des adjectifs possessifs de la première et de la deuxième personnes, la technique du portrait fragmenté – *uultus/animus/os/cor/auris/facies* –, le recours aux superlatifs d'adjectifs, le vocabulaire précieux – *torquere* –, dans un texte qui, tout en inscrivant l'influence de Jérôme à travers la citation de la lettre III et l'insertion du thème du vol et des ailes, s'en détache, montre que la rhétorique épistolaire pratique ici, comme le discours amoureux, une mise à distance de l'autre, nécessaire peut-être, comme dans le discours amoureux encore, pour que de la plénitude du manque naisse une forme de jouissance<sup>19</sup>. Dans le même temps, la citation de Jérôme – *Quid dulcius est quam habere amicum cum quo possis omnia loqui, sicut tecum* – souvent développée dans la correspondance du Stridonien<sup>20</sup> et présente dans cet extrait, introduit, en plus de lexiques topiques présents, comme l'attente et l'abandon, ou le mal d'amour, une modulation particulière : *quasi cum altero se loquendum* témoigne dans l'écriture épistolaire d'une monophonie<sup>21</sup>. Ce qu'Alcuin signale souvent comme dans la lettre 270, le doux-amer de l'absence<sup>22</sup>, ou dans la lettre 176 – *Licet durissime passus essem praesentiam absentiae et absentiam praesentiae*<sup>23</sup> – correspond peu ou prou à cette définition de Roland Barthes dans ses *Fragments d'un discours amoureux* : « Je tiens sans cesse à l'absent le discours de son absence ; situation en somme inouïe ; l'autre est absent comme référent, présent comme allocataire. De cette distorsion singulière, naît une sorte de présent insoutenable<sup>24</sup>. »

Si les extraits proposés tendent donc à définir la lettre comme conversation entre absents – dialogue différé –, les passages lus montrent aussi le paradoxe de ce vrai faux discours qu'est la lettre, discours qui, en même temps qu'il demande l'existence d'un destinataire, a besoin de son absence. Sans doute parce que le modèle conversationnel de l'épistolaire concerne souvent moins le destinataire désigné par l'adresse que l'épistolier lui-même. L'autre doit

---

19. Sur ce point, voir les réflexions de B. DIAZ, *ibid.*, en particulier p. 57-59. On relèvera notamment en p. 58 ces lignes : « Contrairement à toute attente, chez de nombreux épistoliers qui sont aussi des écrivains, la lettre, en lieu de rapprochement symbolique, produit de la clôture sur soi et de la mise à distance de l'autre, et sous couvert de communiquer, joue la carte de l'"ex-communication" (...) paradoxalement, la mise à distance épistolaire est aussi la condition de la jouissance du discours amoureux (...) »

20. Lettre CV, 2 (t. 5, p. 100-101) adressée à Augustin : « De amicitia omnis tollenda suspicio est, et sic cum amico quasi cum altero se loquendum. »

21. Sur la monophonie amoureuse dans les *Lettres portugaises*, voir les remarques de M.-Cl. GRASSI, *Op. cit.* (n. 6), p. 24-25.

22. *Ep.* 270, p. 428-429.

23. *Ep.* 176, p. 291.

24. R. BARTHES, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris 1977, ici p. 21-22.

disparaître pour que surgisse la personne de l'épistolier. Par bien des aspects, la lettre, conçue intrinsèquement comme dialogue, est miroir pour l'épistolier<sup>25</sup>.

La lettre-conversation joue aussi avec d'autres lois de l'énonciation, en particulier lorsqu'elle se fait objet parlant<sup>26</sup>. Jérôme, et Alcuin à sa suite, reprennent l'usage antique de douer les objets de parole, en personnifiant la lettre ; Jérôme, écrivant à Chromace, Jovin et Eusèbe, déclare en effet<sup>27</sup> : « *Nunc cum uestris litteris fabulor, illas amplexor, illae mecum loquuntur, illae hic tantum Latine sciunt.* »

Chez Alcuin, la lettre, être de papier, objet parlant, fait retentir la voix de l'absent. Pour Arn, au début de l'année 790, Alcuin personnifie sa lettre<sup>28</sup> :

<p>Verum quia meriti mei non est ita uenire ad te, mittam saepius rusticitatis meae litterulas ad te, <i>ut uice uerborum meorum loquantur pro me et dicant</i> :</p> <p>Semper in aeternum, praesul sanctissime, salue ;</p> <p>Atque tui cuncti ualeant, rogo, semper amici.</p>	<p>Mais parce qu'il n'est point en mon pouvoir de venir ainsi te trouver, je t'enverrai bien souvent de modestes lettres de ma rusticité, afin que, parlant à ma place, en lieu et place de mes mots, elles te disent :</p> <p>Que le salut soit toujours et pour l'éternité avec toi, très saint prélat,</p> <p>Et que tous ceux qui sont tes amis, c'est là ma demande, toujours se portent bien.</p>
--	---

D'autres missives alcuiniennes laissent parfois apparaître l'habitude de mettre en tête, comme dans la lettre 171 adressée à Charlemagne, des vers qui surinscrivent, comme l'inscription gravée d'un vase étrusque, la lettre-objet parlant<sup>29</sup> :

« Cartula, percurrens colles camposque liquentes,  
Disticon hoc cantet, semper in ore suo :  
Augeat, exaltet uestram benedictio uitam  
Aeterni regis, David, amate Deo. »

On peut considérer que ce modèle d'épistolarité, qui personnifie la lettre, joue avec la fiction de l'abolition des contraintes de l'espace et du temps ; la lettre fait surgir l'absent, et, en se déréalisant, lui ordonne de s'incarner, crée la fusion immédiate, presque magique, du destinataire et du destinataire. Le manque de l'autre est comblé au terme d'un processus complexe et l'énonciation se dit à

---

25. B. DIAZ, *Op. cit.* (n. 18), p. 61 : « Plus que l'agent d'une communication, la lettre est un relais essentiel dans la constitution du sujet, et l'échange épistolaire – qui fonctionne en réalité souvent de soi à soi – est le lieu d'une véritable ontogenèse. »

26. E. VALETTE-CAGNAC, *Op. cit.* (n. 9), en particulier, p. 103-106, le paragraphe intitulé « Des objets qui parlent : la tombe, la coupe, la lettre ».

27. Lettre VII, 2 (t. 1, p. 21) : « À présent, je bavarde avec votre lettre, je la baise, elle converse avec moi, elle seule en ce pays sait le latin ! »

28. *Ep.* 10, p. 36.

29. *Ep.* 171, p. 283.

plusieurs voix : le destinataire, lisant la lettre, devient porte-parole du destinataire, lui prêtant corps et âme l'espace d'un instant, celui de la lecture.

La lettre s'inscrit alors pleinement dans l'interaction, entre composition et lecture, entre rédaction et déchiffrement. Mais les lois de l'énonciation subissent d'autres brouillages : nous qui lisons ces textes et tentons de les interpréter, pour les livrer à d'autres lecteurs, nous poussons d'une certaine manière l'énonciation dans ses retranchements ultimes<sup>30</sup>.

### B. Motifs du genre épistolaire

#### 1) La réception de la lettre

Alcuin emprunte à Jérôme certains motifs épistolaires, principalement ceux qui favorisent dans la lettre la production d'images de soi par soi, faites sur mesure, qui s'insèrent dans une scénographie. En témoigne la théâtralisation d'un premier thème, celui de la réception de la missive<sup>31</sup>.

Chez Jérôme, ce thème est ainsi abordé : « *Nec opinanti mihi subito litterae tuae redditae sunt, quae quanto insperatae tanto gaudiorum plenae quiescentem animam suscitauerunt, ut statim amore complecterer quem oculis ignorabam, et illud mecum tacitus mussitarem : "Quis dabit mihi pennas sicut columbae, et uolabo et requiescam", "ut inueniam quem quaerit anima mea"* »<sup>32</sup> ? »

La lettre adressée à Chromace, Jovin et Eusèbe, que nous avons déjà citée, livre, après la mention de la joie de Jérôme à la réception de la lettre, une didascalie minimale : « *Nunc cum uestris litteris fabulor, illas amplexor, illae mecum loquuntur, illae hic tantum Latine sciunt* »<sup>33</sup>.

Chez Alcuin, la mise en scène du correspondant recevant une missive longtemps espérée amplifie largement le motif, comme le montre cette lettre à Paulin d'Aquilée<sup>34</sup> :

In meo pectore uoluntas tuae beatitudinis diu desiderabat litteras. Iterum atque iterum per singula horarum momenta aestuans hoc reuebat elogium : Quando uenient mei dulcissimi apices ? quando uideam signa salutis dilectissimi mei ? (...) ut uideam, si aliqua foederatae in Christo amicitiae in illius pectore maneat memoria, si Albinus sui nomen stilo caritatis in cordis arcano reconditum ha-	En mon cœur je désirais depuis longtemps une lettre de ta Béatitude. Maintes et maintes fois, à toute heure du jour, dans le trouble où il était, mon cœur revenait sur cette plainte : Quand viendra donc la lettre de mon aimé si doux ? quand verrai-je un signe de celui que j'aime tant ? que je voie si demeure en son cœur le souvenir d'une amitié conclue dans le Christ, si le nom de son cher Alcuin est bien
--	--

30. Sur ces points, voir E. VALETTE-CAGNAC, *Op. cit.* (n. 9), p. 107.

31. Sur la topique épistolaire, voir G. HAROCHE-BOUZIGNAC, *Op. cit.* (n. 2), p. 62-69.

32. Lettre LXXI, 1 (t. 4, p. 8).

33. Lettre VII, 2 (t. 1, p. 21).

34. *Ep.* 86, p. 128-29.

beat, sicut suauiusimum Paulini patris nomen enfoui, au plus profond de son cœur, gravé au  
perpetua dilectione in corde filii aeternis uiget stylet de l'amour-charité, comme le nom de  
litteris inscriptum. Paulin, le père, est toujours bien vivant, inscrit  
dans le cœur du fils, en un amour qui n'aura  
pas de fin, écrit de lettres qui ne passeront  
point.

La pratique épistolaire d'Alcuin semble avoir pour horizon l'écriture autobiographique<sup>35</sup>. Dans cette lettre apparaît le thème de la *memoria* à travers celui du nom qui doit être *reconditum, inscriptum*. Le terme d'*elogium*, qui a partie liée, comme on le sait, avec l'épithaphe, fait écho aux thèmes que la lettre 78 avançait déjà, en mentionnant la peur de l'oubli et de la rouille, et déjà le mot *elogium*<sup>36</sup>. Sous couleur d'écrire à l'autre, il y a le désir d'écrire pour transmettre à l'autre son souvenir, une obsession du testament. La lettre, lieu d'une mémoire, se fait lieu de mémoire, comme si écrire était moins s'adresser à l'autre que laisser une trace de soi. La tentation est grande de voir dans le souci d'Alcuin de transmettre un enseignement à ses disciples, à ses amis, à ses correspondants, un désir de se dresser un monument funéraire<sup>37</sup>. Lisons la demande de prière qu'il adresse à son ami Paulin : « Et scripsi *nomen Paulini mei* non in cera, quae deleri potest, sed in anima, quae perire non potest (...). Ne queso obliuiscaris in tuis sanctis orationibus *nomen amici tui Albini*, sed in aliquo memoriae gazofilacio reconde illud, et profer ore tempore oportuno, quo elementa panis et uini in substantiam sanctissimi corporis Christi et sanguinis consecraueris<sup>38</sup>. »

Si la cire des tablettes ne porte point le nom de Paulin, la lettre inscrit pourtant bien les noms de Paulin et d'Alcuin, et la lettre se fait lieu de mémoire. Il s'agit là d'une caractéristique de l'autobiographie. La lettre s'intègre dans le vaste champ des écritures de soi, en dépit de son mode de réalisation en pointillé, puisque les lettres sont autant de bribes d'une autobiographie.

La lettre alcuinienne n'est cependant pas nécessairement ou exclusivement soliloque. Elle est trop marquée par des figures rhétoriques, un façonnement social<sup>39</sup>. Mais si l'on trouve des lettres adressées à des destinataires pluriels, des lettres tactiques à des rois ou à des grands, il est aussi des lettres destinées à des interlocuteurs privilégiés, destinataires réels et imaginaires, plus rêvés en fait que réels. Chez Alcuin, le destinataire rêvé est l'*alter ego*, le *frater unanims*,

35. Sur ce thème, voir J. LECARME et E. LECARME-TABONE, *L'autobiographie*, Paris 1997. Voir aussi B. DIAZ, *Op. cit.* (n. 18), p. 83-95.

36. *Ep.* 78, p. 119.

37. Sur ce point, voir B. DIAZ, *Op. cit.* (n. 18), p. 95-107.

38. *Ep.* 28, p. 69-71, ici p. 70.

39. Sur ces thèmes, voir B. DIAZ, *Op. cit.* (n. 18), p. 124-126.



pour reprendre ses expressions<sup>40</sup>. En fait, ce destinataire, qu'il porte le nom de Paulin, Ricbod ou Arn, est moteur de l'écriture, et non cible de l'écriture, et sert de prétexte à ce qui devient en réalité une forme d'introspection.

Ce lyrisme du moi<sup>41</sup>, cette présentation de soi en ordre de parade<sup>42</sup> expliquent la connexion que l'on trouve souvent entre réception de la lettre et sacralisation de cette dernière<sup>43</sup> ; là encore, les citations de Jérôme servent l'écriture du motif alcuinien.

## 2) *Le motif du fétiche*

Chez Alcuin, le motif se prête à une mise en scène, où le destinataire adopte un certain nombre de postures, comme le montre encore la lettre 86 à Paulin d'Aquilée<sup>44</sup> :

<p>Ecce uenit, ecce uenit paternae pietatis pagina, quam diu desiderabam, omni palato meo dulcior, omni obrizo oculis meis honorabilior. Hanc laetus ambabus accipiebam manibus et toto amplectabar pectore ; suspensus, quid mihi de meo nuntiaret Paulino ? Solutisque sigillis, audis oculorum obtutibus per singulas lineas iter aperui. Desiderabilemque optate salutis sospitatem patris agnoscens, in illis mox singulis literarum apicibus osculo libabam.</p>	<p>La voici qui est venue, la voici qui est venue, la chère missive de l'amour paternel, que je désirais depuis si longtemps, plus douce à mon palais que tout miel, plus précieuse à mes yeux que tout trésor ! Je la reçus à deux mains, dans l'allégresse, et je la serrai contre ma poitrine, curieux de savoir ce qu'elle m'annonçait de mon cher Paulin. Après avoir ôté le sceau, je la parcourus avidement, me frayant un chemin ligne après ligne. En apprenant ce que je désirais savoir, que mon cher Paulin était en bonne santé, je couvrais aussitôt de baisers la lettre tout entière.</p>
--	---

Dès lors, on comprend peut-être la raison pour laquelle Alcuin reprend à son compte ce passage de Jérôme où l'épistolier, s'adressant à un moine d'Aquilée pour lui reprocher son silence, avance comme définition ontologique de la lettre « écrire pour ne rien dire » : « Nisi forte neglegentiae semper excusatione socia

40. Sur le destinataire idéal, voir G. HAROCHE-BOUZIGNAC, *Op. cit.* (n. 2), p. 81-84 et M.-Cl. GRASSI, *Op. cit.* (n. 6), p. 94-96. Voir aussi A. FISKE, « Alcuin and Mystical friendship », *Studi Medievali* 2, 1961, p. 551-557, en particulier p. 566-569.

41. M. CRISTIANI, « Le vocabulaire de l'enseignement dans la correspondance d'Alcuin », in O. WEIJERS (éd.), *Vocabulaire des écoles et des méthodes d'enseignement au Moyen Âge*. Actes du colloque, Rome 21-22 octobre 1989, Turnhout 1992 (CIVICIMA. Études sur le vocabulaire intellectuel du Moyen Âge, 5), p. 13-32, explique ce lyrisme, qu'elle nomme « affectivité profonde », comme « signe de raffinement intellectuel » (*ibid.*, p. 15) en le reliant à un souci pédagogique : « C'est la parole écrite, c'est l'art raffiné de la correspondance qui devient l'instrument pédagogique fondamental, quand la communication directe, l'échange personnel des sentiments et des savoirs est devenu impossible » (*ibid.*, p. 16-17).

42. Sur « l'ordre de parade » : J.-Ph. MIRAUX, *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*, Paris 1996, p. 33-38.

43. Sur ce point, voir M.-Cl. GRASSI, *Op. cit.* (n. 6), p. 96.

44. *Ep.* 86, p. 129.

adseras te non habuisse quod scriberes, cum hoc ipsum debueris scribere aliud te non habuisse quod scriberes<sup>45</sup>. »

Après avoir demandé instamment des lettres, Jérôme ajoute dans une lettre adressée à Nicéas : « Si amas, *rescribe* ; si irasceris, *iratus licet scribe*. Magnum et hoc desiderii habebō solamen, si amici litteras uel indignantis accipiam<sup>46</sup>. »

Alcuin aime à reprendre ce thème, comme en témoigne la lettre qu'il destine à Ricbod<sup>47</sup> : « Hoc dolens dictaui, uel propter obliuionem mei, propter absentiam tui, paululum ferociori pumice cartam tenens, *ut uel iratus aliquid rescriberes*. »

Le verbe *rescribere* de la citation d'Alcuin offre une définition en creux de la lettre, dont la fonction première est d'affirmer l'existence du scripteur et d'attendre confirmation de celle du destinataire (*re-scribere*), pour que la lettre se fasse cor-respondance. Mais, nous semble-t-il, l'absence réelle de l'autre entraîne l'écriture d'une lettre, toute réelle que soit cette dernière dans sa matérialité, du côté de la fiction<sup>48</sup>.

Les lettres à Arn de Salzbourg, à Paulin d'Aquilée, à Ricbod de Trèves sont également informées par la fréquence de la reprise de deux citations sur l'*amicitia* chères à Jérôme.

### C. Topique épistolaire : l'*amicitia*<sup>49</sup>

Les lettres de Jérôme renferment, parmi les citations sur l'amitié qui les émaillent, deux passages appelés à connaître une grande fortune : il s'agit d'un extrait de la lettre III : « Obsecro te, ne amicum qui diu quaeritur, ui inuenitur, difficile seruatur, pariter cum oculis mens amittat<sup>50</sup>. »

Et plus loin, Jérôme ajoute : « Dilectio pretium non habet ; *amicitia* quae desinere potest, uera numquam fuit<sup>51</sup>. »

Souvent reprises<sup>52</sup>, ces maximes font partie du corpus sur l'amitié retenu par Alcuin ; il les développe à l'envi, comme le montrent les exemples ci-dessous,

45. Lettre IX (t. 1, p. 26-27) : « À moins que ta négligence n'invoque l'excuse qui l'escorte toujours : tu prétendrais n'avoir rien à m'écrire. Mais c'est cela même que tu devais m'écrire : que tu n'avais rien d'autre à m'écrire ! »

46. Lettre VIII (t. 1, p. 26) : « Si tu m'aimes, réponds. Brouillé ? écris quoique brouillé. Mon regret sera grandement consolé si je reçois la lettre d'un ami... même en colère ! »

47. *Ep.* 13, p. 39.

48. Sur ces points, M.-Cl. GRASSI, *Op. cit.* (n. 6), p. 6-7.

49. Sur cette thématique A. FISKE, *Art. cit.* (n. 40), p. 551-575.

50. Lettre III, 6 (t. 1, p. 15), adressée par Jérôme à Rufin : « Un ami longtemps cherché, malaisément trouvé, difficilement gardé, que l'esprit ne le perde pas en même temps que le regard. »

51. *Ibid.*, p. 16 : « L'affection n'a pas de prix. Une amitié qui peut cesser n'a jamais été sincère. »

quitte à les combiner comme dans le dernier cas, sans toujours donner explicitement sa source<sup>53</sup> :

« Quia, iuxta antiquitatis prouerbium, diu quaeritur, uix inuenitur, difficile seruatur<sup>54</sup>. »

« Veterum itaque prouerbialis fulget sententia : Amicus diu quaeritur, uix inuenitur, difficile seruatur<sup>55</sup>. »

« Fidelis amicus diu quaeritur, uix inuenitur, difficile seruatur<sup>56</sup>. »

« Quia amicitia quae deseri potest numquam uera fuit. Amicus fidelis diu quaeritur, uix inuenitur, difficile seruatur<sup>57</sup>. »

Or, ces citations informent non seulement les lettres, mais semblent aussi correspondre à une progressive modélisation comportementale, comme si l'image qu'Alcuin voulait donner de lui-même se construisait en contre-point de celle de Jérôme.

## II. – JÉRÔME, MODÈLE IDENTITAIRE

### A. D'un épistolier l'autre

L'examen des correspondants de Jérôme et de ceux d'Alcuin permet de relever l'importance du rôle joué par les femmes de l'aristocratie. À Eustochium, Jérôme avait dédié les commentaires sur Isaïe et Ezéchiel ; à Fabiola, une longue suite d'élévations sur les étapes des Hébreux dans le désert. Marcella, quant à elle, pour avoir reçu des lettres de Jérôme, devait faire l'objet des propos peu amènes de Rufin<sup>58</sup>. Destinatrices proches ou lointaines comme Hedybia ou Algasia en Aquitaine, qui demandent des réponses à leurs questions sur l'Évangile et sur saint Paul<sup>59</sup>, les correspondantes représentent une part importante des destinataires des lettres de Jérôme.

Alcuin, comme Jérôme, « vivant de la Bible et pour la Bible<sup>60</sup> », a, lui aussi, ses interlocutrices ; il correspond, entre autres, régulièrement avec Gisèle, la

---

52. Cf. l'usage qu'aimait en faire dans ses œuvres saint François de Sales (cité par P. ANTIN, *Essai sur saint Jérôme*, Paris 1951, p. 188, n. 3).

53. Voir aussi *Ep.* 147, 170, 204, 212 et 250.

54. *Ep.* 141, p. 223.

55. *Ep.* 149, p. 243.

56. *Ep.* 167, p. 275.

57. *Ep.* 18, p. 49.

58. *Apologie contre Jérôme*, I, 19 (CC 20, p. 53). Sur les correspondantes, voir P. ANTIN, *Op. cit.* (n. 52), p. 197-203.

59. Lettres CXX (t. 6, p. 120-163) et CXXI (t. 7, p. 8-60).

60. Expression de P. ANTIN, *Op. cit.* (n. 52), p. 191, à propos de Jérôme.

sœur de Charlemagne et Rotrude, fille du roi, ou Gundrade, fille du roi de Mercie. Or, dans la correspondance d'Alcuin, figure, parmi les lettres qui lui sont adressées, la lettre 196, écrite par Gisèle, sœur du roi ; cette lettre offre un reflet de l'image « hiéronymienne » d'Alcuin ; car, en demandant au clerc anglo-saxon de lui adresser son *Commentaire de l'Évangile de Jean*, Gisèle rappelle la figure du Stridonien et avance une comparaison entre les deux épistoliers que nous avons choisi de mettre en lumière par divers procédés typographiques<sup>61</sup> :

« Memento **clarissimum** in sancta ecclesia diuinae scripturae **doctorem**, **beatissimum siquidem Hieronimum**, *nobilium nullatenus spernere feminarum preces, sed plurima illarum nominibus in propheticas obscuritates dedicasse opuscula* ; saepiusque **de Bethleem castello**, Christi dei nostri natiuitate consecrato, **ad Romanas arces epistolares, iisdem petentibus, uolare cartulas**, nec terrarum longinquitate uel procellosis Adriatici maris fluctibus territum, quin minus sanctarum uirginum petitionibus adneret. Minore uadosum **Ligeri flumen quam Tyrreni maris** latitudo periculo nauigatur. Et **multo facilius** cartarum portitor tuarum **de Turonis Parisiacam ciuitatem quam** illius **de Bethleem Romam** peruenire poterit. »

Alcuin semble donc être perçu comme un autre Jérôme. Il faut reconnaître que certaines réécritures de situation et de lettres hiéronymiennes peuvent amener les correspondants à agir en ce sens : nous en voulons pour preuve l'utilisation par Alcuin de la translation d'Abacuc<sup>62</sup> évoquée par Jérôme, qui pousse le clerc anglo-saxon à adopter une nouvelle posture identitaire. Maintes fois en effet, Alcuin recourt à la lettre III de Jérôme qui renferme ces lignes<sup>63</sup> :

« Ego enim, qui audacia satis uota credebam si uicissitudine litterarum imaginem nobis praesentiae mentiremur, audio te Aegypti secreta penetrare, monachorum inuisere choros et caelestem in terris circuire familiam. *O si mihi nunc Dominus Iesus Christus* uel Philippi ad eunuchum uel Ambacum ad Danihelum translationem repente concederet, *quam ego nunc arte tua stringerem colla complexibus, quam illud os, quod mecum uel errauit aliquando uel sapuit, inpressis figerem labiis ! Verum, quia non mereor et inualidum etiam cum sanum est corpusculum crebri fregere morbi, has mei uicarias et tibi obuias mitto, quae te copula amoris innexum ad me usque perducant.* »

61. Ep. 196, p. 324-25.

62. Dan 14, 35-38.

63. Lettre III, 1 à Rufin d'Aquilée (t. 1, p. 10-11) : « C'était, pensais-je, un vœu passablement audacieux que par l'échange de nos lettres nous puissions nous forger l'image d'une présence. Et j'apprends que tu as pénétré les arcanes de l'Égypte, que tu visites les chœurs des moines, que tu circules parmi cette famille céleste qui est sur terre ! O si maintenant le Seigneur Jésus-Christ m'accordait un transfert immédiat comme celui de Philippe auprès de l'Eunuque ou d'Habacuc auprès de Daniel, comme j'aimerais à te serrer tout de suite d'une étroite accolade ! Et cette chère bouche qui, avec moi, tantôt errait et tantôt raisonnait juste, comme j'y imprimerais, comme j'y attacherais mes lèvres ! Mais je ne le mérite pas. Débile, même quand il se porte bien, mon pauvre corps est brisé par de fréquentes maladies. À ma place et à ta rencontre, j'envoie cette lettre ; puisse-t-elle t'amener jusqu'à moi, enlacé par les liens de l'amitié ! »

Chez Alcuin, tissée avec le motif si hiéronymien des ailes et de la colombe<sup>64</sup>, que l'épistolier remplace par l'aigle, en raison d'une interprétation symbolique de l'aigle donnée par le même Jérôme, et de la signification vernaculaire du nom de son ami Arn, auquel est adressée une lettre comprenant ce motif, la réécriture du thème devient, soit dans une version brève représentée par une lettre destinée à Charles<sup>65</sup> : « O Domine Iesu, quare non das mihi pennas aquilae ? *Quare non translationem Abacuc prophetae una die uel etiam hora concedis ? ut amplecter et osculer uestigia illius carissimi mei et super omne quod in hoc mundo amari potest, dulcissimi oculos uideam clarissimos, uerba audiam iocundissima ?* » ; soit dans le texte envoyé à Arn de Salzbourg<sup>66</sup> :

Satis suavi commemoratione uestram recolo, Je vous rends bien votre affection et votre sanctissime pater, dilectionem et familiaritatem ; optans, ut quandoque eueniat mihi intime attachement pour moi, dont le souvenir tatem ; optans, ut quandoque eueniat mihi m'est doux, très saint Père ; et je souhaite tempus amabile, quo collum caritatis uestrae qu'un jour me donne l'aimable occasion d'entourer des doigts de mes désirs le cou de votre desideriorum meorum digitulis amplecter. *O, charité. Oh, si seulement m'était soudainement concessa, quam citatis manibus ruerem in accordée la translation d'Habacuc, avec amplexus paternitatis uestrae, et quam compressis labris non solum oculos aures et os, quelle rapidité je me précipiterais pour vous prendre dans mes bras, Père, et avec quelle sed etiam manuum uel pedum singulos digitorum articulos, non semel, sed multoties force, de ma bouche, j'embrasserais non seulement yeux, oreilles, visage mais aussi mains oscularer. et doigts de pieds un par un, maintes et maintes fois !*

Dans une missive à Pierre de Milan, Alcuin reprend<sup>67</sup> : « Quanta est huius saeculi infelicitas, quae tam caros disiungit amicos, quae filium separat a patre. *O si pennas aquilae habuissem, ut altitudines Alpium uelocior Euro transuolare*

64. Lettre LXXI, 1 (t. 4, p. 8) : « Nec opinanti mihi subito litterae tuae redditae sunt, quae quanto insperatae tanto gaudiorum plenae quiescentem animam suscitauerunt, ut statim amore complecterer quem oculis ignorabam, et illud mecum tacitus mussitarem : "Quis dabit mihi pennas sicut columbae, et uolabo et requiescam", ut inueniam quem quaerit anima mea ? » Voir aussi lettre CXLIII, 1 (t. 8, p. 98) à Alypius et Augustin : « Mihi omnis occasio gratissima est per quam scribo uestrae reuerentiae, testem inuocans Deum, quod si posset fieri, adsumptis alis columbae, uestris amplexibus implicarer. » Sur ce thème, voir P. ANTIN, « Ailes et vol dans S. Jérôme », *Latomus*, 1961, p. 163-168.

65. *Ep.* 229, p. 373.

66. *Ep.* 10, p. 36, adressée à Arn de Salzbourg. Ce texte est mentionné brièvement par M. CRISTIANI, *Art. cit.* (n. 41), p. 18, qui en donne cette interprétation : « La rhétorique de l'hommage, un hommage chargé – il est vrai – d'affectivité, est probablement la clé de ce texte. » Elle ajoute : « Par contre, l'impeccable formalisme littéraire trouve les accents de la vérité dans les lettres des dernières années de la vie d'Alcuin. » Pour nous, la notion de vérité n'est pas pertinente ici : toute lettre est fiction. En revanche, l'authenticité est un concept opérant, car il montre, à l'œuvre dans toutes ces missives alcuiniennes, une re-présentation de soi.

67. *Ep.* 83, p. 126.

*ualissem, quam cito ante paternos stetissem pedes, ut refrigerarem ex paterna uisione pectoris mei ardorem ! »*

Les textes de Jérôme étaient sans doute trop célèbres pour ne pas être identifiés par des correspondants lettrés. Jérôme offrait en tout cas à Alcuin un masque commode, une image de soi idéale qui, par ricochet, campait le destinataire en un possible Augustin<sup>68</sup>. Le regard porté par Gisèle sur Alcuin-Jérôme montre également, nous semble-t-il, la relation spéculaire à l'œuvre dans la correspondance. À l'image du véritable dialogue, dominé par l'interaction verbale qui pousse les échanges à s'entendre et se modeler l'un sur l'autre, la correspondance alcuinienne donne aux lettres d'Alcuin-Jérôme de recevoir des réponses fonctionnant sur un mode hiéronymien.

Qui plus est, dans un monde carolingien gouverné par un mode de pensée et un mode d'écriture exégétiques, la typologie, la représentation par lui-même d'un épistolier clerc, exégète, rompu aux notions de type et d'antitype, se devait peut-être de chercher en Jérôme un *typos* à reproduire, voire à parachever.

En nouveau Jérôme, Alcuin écrit nombre de lettres que leur registre, leur tonalité dominante permettent de ranger dans différentes catégories. Or, l'examen des grands types de lettres alcuiniennes tend à recouper la classification des lettres de Jérôme.

## B. Typologie des lettres hiéronymiennes et typologie des lettres alcuiniennes

### 1) Les lettres d'humanité

Dans un article de 1961, A. Fiske mettait en lumière l'importance du rôle joué par la *caritas* dans la correspondance d'Alcuin<sup>69</sup>. De fait, les lettres d'Alcuin semblent bien témoigner d'une substitution de termes qui s'opère entre *amicitia* et *caritas*. Ces lettres, que nous pourrions qualifier de « lettres d'humanité », pour reprendre la formule que Dom Leclercq réservait à la correspondance de Bernard de Clairvaux<sup>70</sup>, développent une missive de Jérôme à Florentinus dont nous citerons les lignes suivantes en contrastant les éléments déterminants :

---

68. Alcuin connaît la correspondance entre Jérôme et Augustin : il l'évoque dans la lettre 309 à Gundrade sur l'origine de l'âme et suggère à Gundrade de lire les lettres-traités de Jérôme : « Si forte in armario imperiali inueniantur, quaerite, legite. » Comme Jérôme avec Rufin, puis Paulin de Nole, avec Augustin, Alcuin noue des liens épistolaires privilégiés avec Ricbod et Arn de Salzbourg. Comme en écho, reviennent sous la plume d'Alcuin les adresses hiéronymiennes – « Ami très doux, très cher » (cf. JÉRÔME, lettre III, I, 1 ; III, 4, 3) – que le Stridonien reprend encore avec une douloureuse nostalgie au temps de la rupture de ses liens avec Rufin (*Apologie contre Rufin*, II, 34).

69. A. FISKE, *Art. cit.* (n. 40), p. 560-565.

70. *Saint Bernard de Clairvaux, Lettres d'humanité*, introduction de Dom J. LECLERCQ, Paris 1996 (« Foi vivante », 378).

« Nunc igitur quomodo ualeo pro me tibi litteras repraesento. Etsi corpore absens, amore et spiritu uenio inpendio exoscens ne nascentes *amicitias*, quae *Christi glutino cohaeserunt*, aut temporis aut locorum magnitudo diuellat. Quin potius *foederemus* eas reciprocis epistulis ; illae inter nos currant, illae se obuiant, illae nobiscum loquantur. Non multum perditura erit *caritas* si tali secum sermone fabuletur<sup>71</sup>. »

Le thème de l'amitié en Christ peut être fort stylisé chez Alcuin, comme le signale la lettre 57 dont Benoît d'Aniane est le destinataire<sup>72</sup> : « Ubi tu, ibi et ego ; et Deus nobiscum in aeternum » ; ou encore la lettre 83 à Pierre de Milan<sup>73</sup> : « Sed quia hoc fieri non ualet, induamur nos duplicis caritatis pennis : simus in Christo semper praesentes, qui sumus in seculo absentes. *Quid est caritas nisi unitas animorum*. »

De même, la substitution d'*amicitia* par *caritas Christi* explique la maxime de la lettre 79, adressée à une abbesse, mère du roi de Northumbrie, et reprise de l'axiome de la lettre III de Jérôme<sup>74</sup> : « Igitur *caritas* quae deserit potest numquam uera fuit. »

Souvent enfin, comme dans la lettre 86, à Paulin d'Aquilée, Alcuin parle d'une *amicitia in Christo foederata* : « Ut uideam, si aliqua *foederatae in Christo amicitiae* in illius pectore maneat memoria<sup>75</sup>. »

Le genre de la lettre de direction, fort prisé d'Alcuin, est toutefois celui qui, à notre sens, souligne le mieux l'influence exercée par Jérôme sur le « précepteur des Francs », clerc engagé aux côtés du souverain, soucieux de la formation éthique des *potentes* du royaume et de Charlemagne lui-même, auteur d'un texte précurseur des *Miroirs*<sup>76</sup>, sensible à l'importance du rôle des évêques<sup>77</sup>.

## 2) La lettre de direction, discours à l'Absent

La direction spirituelle se fait chez Alcuin sous influence hiéronymienne, avec toutefois la constitution systématique du duo destinataire/destinataire

71. Lettre V, 1 (t. 1, p. 17-18).

72. *Ep.* 57, p. 100.

73. *Ep.* 83, p. 126.

74. *Ep.* 79, p. 120.

75. *Ep.* 86, p. 129. La *caritas* est de l'ordre du pacte passé entre correspondants : ainsi, en *Ep.* 85, lettre attribuée à Charles, trouve-t-on un thème alcuinien : « Nullatenus uastam terrae longinquitatem uel procellosam maris latitudinem *foederatae in Christo amicitiae iura* disrumpere fas arbitramur. Sed quanto longiore spatio humana diuiditur conuersatio, tanto probatiore fide pietatis pactum inter amicos seruari debet. »

76. *Liber de uirtutibus et uitiis*, in *PL* 101, c. 613-638.

77. Sur ce point, voir notre article « Réflexion politique et pratique du pouvoir dans l'œuvre d'Alcuin », in D. BOUTET et J. VERGER (éd.), *Penser le pouvoir au Moyen Âge (VIII-XV siècles)*. Études offertes à Françoise Autrand, Paris 2000, p. 401-425.

en couple opposé, mais complémentaire – père/fils, maître/disciple, clerc/laïc. L'écriture de ces lettres, imprégnée de maximes, est gouvernée tout naturellement par le présent de l'indicatif, temps de l'assertion et de la justification, et l'impératif, mode de la prescription<sup>78</sup>. Dans ce type de lettre, on trouve de nombreuses citations explicites ou allusions d'Alcuin aux lettres de direction de Jérôme, tout particulièrement aux lettres à Eustochium, à Népotien, à Héliodore.

Ainsi la lettre 264 mentionne la lettre à Eustochium<sup>79</sup>. La lettre 121 adressée à Charles cite, elle, la lettre à Népotien :

« Mihique, fracto corpore, solatio est sententia sancti Hieronimi, qui ait in epistola ad Nepotianum : "Omnes pene uirtutes corporis mutantur in senibus et, crescente sola sapientia, decrescunt cetera." Et post paululum : "Senectus uero eorum, qui adulescentiam suam honestis artibus instruxerunt et in lege Domini meditati sunt die ac nocte, aetate fit doctior, usu tritior, processu temporis sapientior et ueterum studiorum dulcissimos fructus metet"<sup>80</sup>. »

C'est à cette même lettre de Jérôme qu'Alcuin doit de développer son thème de prédilection, l'importance de la parole et de la prédication : « Dicit enim beatus Hieronimus in epistola ad Nepotianum presbyterum, ubi eum de praedicationis officio instituit : "Pessimae consuetudinis est in quibusdam ecclesiis tacere presbyteros et praesentibus episcopis non loqui, quasi aut inuideant aut non dignentur audire"<sup>81</sup>. »

La direction spirituelle prend souvent les formes d'un entraînement, au sens guerrier du terme, d'une élite à l'ascèse chrétienne ; la lettre à Héliodore fournit à Alcuin un vocabulaire militaire de premier plan : « Quid facis in paterna domo, delicate miles ? Ubi uallum, ubi fossa, ubi hiemps acta sub pellibus ? Ecce de caelo tuba canit, ecce cum nubibus debellaturus orbem imperator armatus egreditur, ecce bis acutus gladius ex regis ore procedens obuia quaeque metit : et tu mihi de cubiculo ad aciem, de umbra egrederis ad solem<sup>82</sup> ! »

Ce thème nourrit chez Alcuin un grand nombre de lettres et une réflexion sur la pratique de la *potestas* ou de l'*auctoritas*, thème unifiant des textes adressés aussi bien aux grands qu'aux évêques, et dans les mêmes termes<sup>83</sup> : « Clama, ne cesses ; exalta sicut tuba uocem tuam. Quis se parat ad bellum, si praeco in

78. Sur l'instruction par lettres, voir M.-Cl. GRASSI, *Op. cit.* (n. 6), p. 117-120.

79. *Ep.* 264, p. 423.

80. *Ep.* 121, p. 178.

81. *Ep.* 136, p. 209. On pourra comparer la lettre 131 aux moines de Saint-Martin avec ces textes.

82. Lettre XIV, 2 (t. 1, p. 34-35) : « Que fais-tu dans la maison paternelle, soldat efféminé ? Où est le rempart, où la tranchée, où l'hiver passé sous la tente ? Écoute ! Du ciel la trompette résonne, sur les nuées le général en armes s'avance pour faire la guerre au monde ! Regarde : le glaive à deux tranchants qui sort de la bouche du roi s'apprête à tout moissonner sur son passage ! Allons, toi aussi, sors du lit au front de bataille, de l'ombre au soleil ! »

83. Voir notre article « Réflexion politique... *cit.* (n. 77) », p. 404-406.



castris non clamat ? Quis hostibus succinctus in armis obstruit introitum, si speculator in celso turris fastigio dormit<sup>84</sup>? »

Quant à la lettre 136, adressée au souverain par Alcuin vers 798, au terme d'un long développement sur le nom de Malchus, emprunté à la présentation qu'en fait Jérôme, elle recourt au thème du glaive pour insister sur l'importance de la parole du souverain, à même de professer des vérités doctrinales<sup>85</sup>.

À l'instar de Jérôme, avouant dans l'une de ses lettres : « Pro officio sacerdotii omnes christianos filiorum loco diligimus et profectus eorum nostra est gloria<sup>86</sup> », Alcuin insiste sur la portée eschatologique de ses conseils<sup>87</sup> :

Visum est mihi condignum litteris implere, Il m'a paru tout à fait convenable de remplir quod uerbis non potui, et meam in uos ostendere dilectionem, et uobis utilia per cartam de montrer l'affection que je vous porte et suadere, ut uester profectus meus esset vous donner des conseils pour votre salut par fructus. missive interposée, afin d'engranger moi aussi le fruit de vos progrès.

Ce texte s'achève sur la mention du Jour du Jugement, thème cher à Alcuin, que vient étayer une citation hiéronymienne définissant la valeur téléologique du pouvoir, elle-même authentifiée par *Sag.* VI, 7 : « Les puissants seront puissamment tourmentés » : « Cui plus creditur, plus ab eo exigitur. Potentes potenter tormenta patientur<sup>88</sup>. »

Ce sont là des éléments que reprennent d'autres textes d'Alcuin, qu'il s'agisse de sa réécriture de la *Vita Richarii*<sup>89</sup> ou des lettres envoyées aux souverains anglo-saxons, textes gouvernés par le rappel de la nécessité du *rationem reddere* de son action ou même de la lettre au pape, qui mentionne le Jour Dernier, en empruntant ses procédés stylistiques à la lettre de Jérôme à Héliodore : *Veniet, ueniet illa dies (...)*<sup>90</sup> et surtout à la lettre XXII qui s'achève sur cette injonction à Eustochium<sup>91</sup> : « Egre dere, quaeso, paulisper e corpore, et praesentis laboris ante oculos tuos pingere mercedem quam nec oculus uidit nec auris audiuit nec in cor hominis ascendit. Qualis erit illa dies, cum tibi Maria, mater Domini, choris occurret comitata uirginis (...) ? Tunc et ipse sponsus occurret et dicet (...) ». »

84. *Ep.* 124, à Higbald, évêque de Lindisfarne, p. 182.

85. Sur ce point, voir notre article « L'image de Charlemagne... *cit.* (n. 5), », p. 149-152.

86. Lettre LXXIX, I (t. 4, p. 94).

87. *Ep.* 33, à un comte, p. 74.

88. Lettre XIV, 9 (t. 1, p. 43).

89. Sur les *Vitae* d'Alcuin, *L'opera agiografica di Alcuino*, Spoleto 1983 (Bibliotheca degli Studi Medievali, 13) et notre ouvrage *L'œuvre hagiographique en prose d'Alcuin. Édition, traduction, études narratologiques*, Firenze 2003 (Per Verba, XXI).

90. Lettre XIV, 11 (t. 1, p. 45).

91. Lettre XXII, 41 (t. 1, p. 158-159).

Ainsi, la lettre 110 d'Alcuin à Charles, en 796, met en scène le jugement du souverain : « Qualis erit tibi gloria, o beatissime rex, in die aeternae retributionis, quando hi omnes, qui per tuam bonam sollicitudinem ab idolatriae cultura ad cognoscendum uerum Deum conuersi sunt, te ante tribunal domini nostri Iesu Christi in beata sorte stantem sequentur et ex his omnibus perpetuae beatitudinis merces augetur<sup>92</sup>. »

La dimension eschatologique dans les lettres d'Alcuin se traduit par l'insertion d'un autre motif eschatologique hiéronymien, celui de la Jérusalem céleste.

Ce thème, comme l'a montré M. Dulaey, est une doctrine très ancienne, adoptée par le judaïsme et exploitée, sur la base des chapitres 20 et 21 de l'*Apocalypse* par le christianisme ancien<sup>93</sup>. Or, on en trouve de nombreuses manifestations dans les lettres de Jérôme. Nous en voulons pour preuve cet extrait d'une lettre à Marcella, où la description de la *Hierusalem caelestis quae futura est* intervient en ces termes : « Et muri de lapide iaspide et tota ciuitas de auro mundo et fundamenta et plateae eius de lapidibus pretiosis et duodecim portae fulgentes margaritis<sup>94</sup>. »

La Cité, nommée *ciuitas magni regis*, figure également dans une lettre adressée à Dardanus : « Accessimus ad montem Sion et ciuitatem Dei uiuentis, Hierusalem caelestem<sup>95</sup> » ; et dans une lettre à Héliodore : « Veniet postea dies quo uictor reuertaris in patriam, quo Hierosolymam caelestem uir fortis coronatus incedas<sup>96</sup>. »

Toutefois, c'est la lettre LX à Héliodore qui avance, à propos de la Jérusalem céleste, le plus grand nombre d'expressions appelées à connaître une grande

92. Ep. 110, p. 157: « Quelle gloire sera la tienne, roi bienheureux entre tous, au jour de la récompense éternelle, lorsque tous les peuples qui grâce à tes bons soins ont été détournés du culte des idoles pour se tourner vers la connaissance du vrai Dieu te suivront au moment où tu te tiendras devant le tribunal de Notre Seigneur Jésus-Christ pour recevoir ta récompense bienheureuse et que ta récompense, la béatitude éternelle, sera augmentée de tous ces peuples. » Sur cette missive et la notion de paganisme dans l'œuvre d'Alcuin, voir notre article « Le paganisme dans l'œuvre d'Alcuin », in L. MARY et M. SOT (éd.), *Impies et païens entre Antiquité et Haut Moyen Âge*, Paris 2002, p. 127-153 (Textes, images et monuments de l'Antiquité au Haut Moyen Âge, II).

93. M. DULAËY, « Jérôme, Victorin de Poetovio et le millénarisme », in Y.-M. DUVAL (éd.), *Jérôme entre l'Occident et l'Orient. XVI<sup>e</sup> centenaire du départ de saint Jérôme de Rome et de son installation à Bethléem*. Actes du colloque de Chantilly (sept. 1986), Paris 1988, p. 83-98. Voir aussi notre article « De l'éloge des défunts au panégyrique des vivants : une lettre de consolation adressée à Charlemagne par Alcuin », in S. GOUGENHEIM, M. GOULLET, O. KAMMERER, P. MONNET, L. MORELLE, M. PAULMIER-FOUCART (éd.), *Retour aux Sources*. Mélanges en hommage à M. Parisse, Paris (à paraître).

94. Lettre XLVI, 6 (t. 2, p. 107).

95. Lettre CXXIX, 3 (t. 7, p. 160).

96. Lettre XIV, 3 (t. 1, p. 35).

fortune sous la plume d'Alcuin, en particulier les formulations suivantes<sup>97</sup> : « *Flamma illa romphea, custos paradisi, et praesidentia foribus cherubin Christi restincta et reserata sunt sanguine.* »

Chez Alcuin, ces citations sont largement intégrées et développées dans une lettre de consolation à Charlemagne, la lettre 198, et l'étude de cette missive, que nous avons menée ailleurs<sup>98</sup>, montre qu'en dépit de l'existence de références qu'il aurait pu trouver chez d'autres auteurs chrétiens, Alcuin sélectionne le corpus des dix lettres de consolation de Jérôme. Les lettres XXXIX, adressée à Paula sur la mort de Blesilla, et LX, la plus longue des lettres de consolation chez Jérôme qui a trait à la mort du jeune prêtre Népotien, fournissent la principale base argumentative de la lettre d'Alcuin, et en éclairent les allusions.

Cette lettre d'Alcuin s'ouvre sur la mention de « Jérusalem, qui ne périra point dans les flammes de Chaldée » :

« *Dum uestrae potentiae gloriosam sublimitatem non periturae Chaldeis flammis Hierusalem imperare scio, sed perpetuae pacis ciuitatem pretioso sanguine Christi constructam regere atque gubernare, cuius lapides uiui de caritatis glutino colliguntur et caelestis aedificii ad altitudinem ex diuersis uirtutum gemmis muri consurgunt – de qua psalmista ait : “Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Iacob” ; et alibi “Mons Sion, latera aquilonis, ciuitas regis magni”<sup>99</sup>.* »

Puis l'éloge évoque, à la fin de la consolation, une Jérusalem qui, cette fois-ci, est qualifiée de *caelestis* : « *Nihil enim aliud caelestis Hierusalem quae uiuis aedificatur lapidibus (...), dicente et suspirante ex nostra uoce psalmigrapho : “Beati qui habitant in domo tua.” Et quasi quis quaesisset, quae esset illa beatitudo habitare in domo Dei, respondit : “In saeculum saeculi laudabunt te<sup>100</sup>.”* »

La lettre reprend d'ailleurs différents éléments hiéronymiens comme *flammea romphea, custos paradisi, sanguine Christi extincta*.

Cette mention de la Jérusalem céleste est généralement rappelée par Alcuin en fin de lettre par une allusion à la citadelle du ciel. Il en est ainsi de la lettre 177 à

97. Lettre LX, 3 (t. 3, p. 92).

98. Voir notre article « De l'éloge des défunts au panégyrique des vivants... *cit.* (n. 93) ». Voir *Ep.* 198, p. 326-329.

99. *Ep.* 198, p. 327 : « Comme je sais que la grandeur sublime de votre puissance commande à une Jérusalem qui n'est point destinée à périr dans les flammes de Chaldée, mais dirige et gouverne la Cité de la paix perpétuelle construite grâce au précieux Sang du Christ, dont les Pierres vivantes sont scellées par le ciment de la charité et dont les murs du bâtiment céleste s'élèvent dans les hauteurs grâce à un appareil de pierres précieuses, ville au sujet de laquelle le psalmiste dit : “Le Seigneur aime les portes de Sion au-dessus de toutes les tentes de Jacob” et ailleurs : “Montagne de Sion, flanc de l'aquilon, cité du Grand Roi.” »

100. *Ibid.*, p. 328 : « C'est très exactement la Jérusalem céleste qui est bâtie de pierres vivantes, comme le dit, dans un soupir, le psalmiste par notre voix : “Bienheureux ceux qui habitent en ta maison.” Et pour qui demanderait quelle est cette béatitude qui est d'habiter dans la maison de Dieu, il a répondu : “Ils te loueront pour les siècles des siècles.” »

Charles<sup>101</sup> ou de la lettre 36 à Edilburga, fille du roi de Mercie et abbesse<sup>102</sup> : « Sed sibi misericordiae operibus quasi ramis uirentibus in arcem caelestis Hierusalem uiam sternat, ubi, laudibus excepta angelicis, magni imperatoris thalamum aeterna introducatur laetitia. »

Ce thème toutefois ne se contente pas d'exprimer la valeur téléologique de la *potestas* ou de l'*auctoritas*. Mentionné en clôture de la plupart des lettres d'Alcuin, horizon d'attente et terme du déroulement chronologique de la lecture de la lettre, le thème se réalise au sens premier du terme, au point de nous inviter à voir, en fait, dans chaque lettre un discours à l'Absent tant espéré, ce Dieu oméga de l'histoire d'un croyant. Il n'est d'ailleurs guère étonnant, nous semble-t-il, de trouver l'annonce du Jour du Jugement, fin du temps de l'homme et avènement du temps de Dieu, dans un cadre, la lettre, qui, comme Dieu, maître des limites de la terre et des saisons, transcende les catégories temporelles<sup>103</sup> : toute lettre conjugue présent de l'écriture et futur de la réception, en sachant pertinemment que le présent de la lecture est passé de l'expédition<sup>104</sup>.

Si l'écriture de Jérôme épistolier transparaît bien souvent sous celle d'Alcuin, l'univers de Jérôme semble, quant à lui, laisser d'autres traces encore dans l'univers alcuinien.

### III. – LE MONDE DE JÉRÔME : UN UNIVERS CITATIONNEL

Jérôme, lecteur des classiques, est pour le clerc anglo-saxon un « passeur » de citations, qui charpentent l'écriture alcuinienne et modèlent sa culture. La correspondance d'Alcuin, structurée par celle de Jérôme, livre nombre de passages d'auteurs classiques déjà cités par les lettres de Jérôme. Dès lors se pose la question d'une transmission directe ou indirecte de la culture antique au clerc anglo-saxon.

#### A. Alcuin a-t-il vraiment lu Virgile ?

Comme le montrent nos recherches en cours sur les lettres d'Alcuin<sup>105</sup>, les citations d'auteurs classiques, et de Virgile tout particulièrement, dans la correspondance du clerc anglo-saxon semblent provenir, non de lectures ou de

---

101. *Ep.* 177, p. 292-293.

102. *Ep.* 36, p. 77-78.

103. *Ps* 74, 16-17.

104. G. HAROCHE-BOUZIGNAC, *Op. cit.* (n. 2), en particulier le paragraphe intitulé « L'horloge épistolaire » : p. 77-80.

105. Nous préparons une traduction et un commentaire thématique de la correspondance d'Alcuin, dans le cadre d'une Habilitation à Diriger les Recherches consacrée au *Genre épistolaire dans l'Occident latin médiéval, VIII-XI siècles*.

souvenirs personnels, mais plutôt de la lecture des lettres de Jérôme. Le corpus de citations explicites et d'allusions dans la correspondance alcuinienne puise indirectement à la source virgilienne, mais directement à la source hiéronymienne. Dans un article de 1990, Cataldo Roccaro<sup>106</sup> s'étonne, après avoir mentionné nombre de travaux qui signalent l'importance du rôle de Virgile dans l'écriture d'Alcuin, des résultats de son enquête pour les lettres, résultats décevants à ses yeux, car ils se limitent à sept citations explicites de vers virgiliens<sup>107</sup>. Le chercheur en conclut que l'épistolier Alcuin réduit volontairement le nombre de citations virgiliennes, afin de faire du poète un auteur de sentences ou de proverbes, et d'accentuer ainsi la valeur de la citation. La faible fréquence des occurrences doterait les citations explicites d'un éclat particulier.

Or, l'examen attentif du relevé opéré par C. Roccaro, qui s'appuie sur des éléments signalés par l'éditeur des *MGH*, permet de noter une correspondance entre les vers de Virgile cités par Alcuin et ceux que Jérôme choisit pour ses propres lettres<sup>108</sup>; ainsi pourrait-on expliquer la rareté des citations virgiliennes chez Alcuin par l'emploi réduit qu'en fait Jérôme dans sa correspondance.

Prenons à titre d'exemple la lettre à Népotien<sup>109</sup>, où Jérôme, reprenant *Ecl.* 9, 51-54, déclare :

« Unde et in alio loco idem poeta canit : omnia fert aetas, animum quoque et post modicum :  
Nunc oblita mihi tot carmina, uox quoque Moerim iam fugit<sup>110</sup>. »

et la célèbre lettre qu'il adresse à Augustin<sup>111</sup>, plus mordante, où il rappelle à son correspondant que l'âge n'entame en rien sa combativité – notons d'ailleurs l'expression qu'il utilise pour se présenter : *Ego miles, nunc ueteranus*, formule chère à l'épistolier Alcuin qui l'utilise dans ses autoportraits :

« Ego quondam miles, nunc ueteranus (...) ne si me frequenter ad rescribendum impuleris, illius recorder historiae, quod Hannibalem iuueniliter exultantem, Q. Maximus patientia sua fregerit.

106. C. ROCCARO, « La presenza di Virgilio nell'epistolario di Alcuino », *SchM* 18-19, 1990, p. 47-75.

107. *Art. cit.*, p. 59 : « Alla luce delle considerazioni fin qui svolte ci si aspetterebbe una presenza piuttosto massiccia di Virgilio nella produzione alcuiniana. Ma l'indagine da me condotta sull'epistolario porta a risultati ben diversi. Poco numerose, innanzitutto, rispetto all'ampiezza del testo preso in esame, sono le citazioni, che coprono tra l'altro un campo piuttosto limitato, dal momento che compaiono soltanto in 7 lettere. »

108. Lettre XIV, 3 (t. 1, p. 36) à Héliodore : « In te omnis domus inclinata recumbit. » (*Aen.* XII, 59). Cette citation devient chez Alcuin une maxime appliquée à Charles : *Ep.* 174, p. 288 : « Ecce in te solo tota salus ecclesiarum Christi *inclinata recumbit.* »

109. Lettre LII, 1 (t. 2, p. 173).

110. « Aussi le même poète chante-t-il ailleurs : “L'âge enlève tout, même l'esprit !” » Et un peu plus bas : “À présent, j'ai oublié tant de chansons ; sa voix elle-même abandonne maintenant Moeris !” »

111. Lettre CV, 3 (t. 5, p. 101-102).

Omnia fert aetas, animum quoque. Saepe ego longos  
 Cantando puerum memini me condere soles.  
 Nunc, oblita mihi tot carmina ; uox quoque *Moerim* iam fugit<sup>112</sup>. »

Voici ce qu'en fait Alcuin, en s'adressant à Charlemagne<sup>113</sup> :

« Si placet, intremus paulum calculatorum pistrillas uel mathematicorum  
 fuliginosas coquinas et proferamus inde olim cognita, nunc paene oblita, iuxta  
 Vergilii uestri prophetiam. Nam  
 Saepe ego longos cantando puerum memini me condere soles.  
 Nunc, oblita mihi tot carmina ; uox quoque *Flaccum* ipsa fugit. »

Force est de relever l'étroite parenté existant entre elles grâce à la citation de Virgile. Tout en notant dans la lettre d'Alcuin la mention d'*Ecl* 9, 51-54, C. Roccaro<sup>114</sup> n'en signale point l'emploi hiéronymien. Il se contente de commenter ainsi cet extrait : « Fa ricorso ad un passo delle Ecloghe (9, 51-54), adattandolo nella parte finale al contesto tramite la sostituzione del virgiliano *Moerim* con *Flaccum* ed il mutamento di *iam fugit ipsa* in *ipsa fugit*. »

Ces données nous invitent à nous interroger sur la difficulté de l'interprétation d'un relevé de citations explicitement classiques : n'est-il pas un leurre possible sur la connaissance directe des auteurs classiques prêtée à Alcuin ? Qu'en serait-il, dans ces conditions, d'une enquête systématique uniquement assistée par l'informatique<sup>115</sup> ? On obtiendrait, certes, des relevés, sans être sûr pour autant d'une connaissance directe de ces éléments par Alcuin. Pour nous, les relevés que nous sommes en train de réaliser indiquent dans la plupart des cas une médiation. Mais il y a plus : il nous semble pouvoir apporter une réponse à une autre question posée par L. Holtz dans l'un de ses articles en 1997 sur la justification du nom de Flaccus<sup>116</sup> :

B. « *Mais pourquoi Flaccus ? Nulle part Alcuin ne s'explique sur son surnom.* »

Des surnoms qu'utilise Alcuin pour se mettre en scène, Flaccus est celui qui a le plus soulevé d'interprétations. L. Holtz écarte la possibilité qu'il s'agisse d'allusions à Perse, Alcuin ne semblant pas avoir connu l'œuvre de ce dernier ; après avoir signalé le peu de références faites à Horace ou à son œuvre – de fait,

112. « Moi, j'ai jadis été un soldat ; à présent, je suis un vétéran (...) ; prends garde, si tu me pousses fréquemment à écrire, qu'il me souviennne de l'histoire fameuse d'Annibal et de sa fougue de jeune homme que Quintus Maximus par sa patience finit par briser. »

113. *Ep.* 145, p. 233.

114. *Art. cit.* (n. 106), p. 60.

115. L. HOLTZ, dans son article « Alcuin et la réception de Virgile au temps de Charlemagne », in H. SCHEFERS (éd.), *Einhard. Studien zu Leben und Werk. Dem Gedanken an Helmut Beumann gewidmet*, Darmstadt 1997, p. 67-80 (Arbeiten der Hessischen Historischen Kommission N.F. 12), évoque la possibilité d'utiliser un CD-Rom pour repérer plus aisément les citations d'auteurs classiques chez Alcuin (*Art. cit.*, p. 69, n. 16).

116. *Art. cit.*, p. 74.

il s'agit là encore de références médiatisées par Jérôme –, il l'interprète comme une allusion à l'amitié liant Horace et Auguste pour définir les liens unissant Alcuin et Charlemagne<sup>117</sup>. Mais on ne trouve qu'une seule allusion à Auguste-Charles ! Encore ne survient-elle point dans un contexte mettant en relation le surnom d'Auguste donné à Charles et celui de Flaccus qu'Alcuin se donne.

Pour Mary Garrison, le surnom ne pose pas de problème : il s'agit d'une révérence toute particulière d'Alcuin pour Horace<sup>118</sup>. Elle mentionne toutefois dans une note polémique l'existence d'une option prise par une chercheuse américaine, Mary Alberi, qui, en 1991, au cours d'une étude ponctuelle<sup>119</sup>, celle de la lettre 145 d'Alcuin, soulignait l'éventualité d'une influence hiéronymienne et affirmait : « Flaccus was a code name for Jerome the scholar, satirist, and stylist (...) ».

Pour M. Alberi, Alcuin aurait adopté ce surnom en hommage, non à Horace, mais à Jérôme<sup>120</sup>. Il s'agit bien, à notre sens, d'une avancée importante dans l'enquête de la motivation alcuinienne, comme le remarquait d'ailleurs D. Bullough<sup>121</sup>. Les arguments de M. Alberi sur le rôle joué par Jérôme dans l'écriture d'Alcuin rejoignent pleinement notre enquête en cours<sup>122</sup>.

Pour notre part, en lisant la correspondance de Jérôme, nous avons relevé une propension de l'épistolier à définir sa pratique et son style épistolaires au moyen

117. *Art. cit.*, p. 74-75.

118. M. GARRISON, « The Social World of Alcuin. Nicknames at York and at the Carolingian Court », in HOUWEN-MACDONALD (ed.), *Alcuin of York at the Carolingian Court*, Groningen 1998, p. 59-79 (Germania Latina, 3), en particulier p. 77, n. 59.

119. M. ALBERI, « Jerome, Alcuin and Vergil's Old Entellus », *Journal of Medieval History* 17, 1991, p. 103-113.

120. *Art. cit.*, p. 106.

121. D. BULLOUGH, « What has Ingeld to do with Lindisfarne ? », *Anglo-Saxon England* 22, 1993, p. 93-125. D. Bullough s'intéresse à l'identité du destinataire de la lettre, Speratus. Toutefois, au détour de la note 34, lui aussi relève l'étude de Mary Alberi sur la lettre 145 et les rapprochements qu'elle propose avec Jérôme, sans comprendre pourquoi elle affirme que Flaccus est un nom de code que Jérôme se serait donné à lui-même. D. Bullough ajoute qu'il pense qu'Alcuin n'a été en contact avec une collection des lettres de Jérôme qu'au moment de son arrivée à Tours comme abbé (*ibid.*, p. 102-103). Nous trouvons pour notre part une familiarité d'Alcuin avec l'épistolier de Jérôme bien avant cette date. En témoigne l'allusion qui se trouve dans la lettre 309, où Alcuin, qui se trouve à Tours, parle de la possibilité qu'il a eue de consulter à York la réponse de Jérôme à la lettre d'Augustin sur l'origine de l'âme : « Cui beatus Hieronimus una paruiissima sed acutissima respondit epistola : quem libellum in patria legimus, sed hic nobiscum non reperitur ; nec etiam epistola responsionis ad eum. »

122. Voir les trois points mis en avant par M. ALBERI, *Art. cit.* (n. 119), p. 105-106 : le jeu sur Entelle, le recours à des procédés oratoires « for satirizing intellectual rivals », l'apport de Jérôme au corpus des citations alcuiniennes (« Jerome provided Alcuin with ornamantal allusions to classical literature »). Elle conclut ces remarques par ces mots : « In general, the full extent of Alcuin's reliance on Jerome has yet to be analyzed fully. »

de citations explicites d'Horace ou d'allusions à son œuvre ou à sa personne<sup>123</sup>. De fait, si l'on ne peut dire que Jérôme se compare à Flaccus, il établit souvent un lien entre Flaccus et lui par ce biais. Ainsi en est-il de cet extrait de la lettre VI : « Verum omnem culpam praesens uerbositas excusabit. Nam, *ut ait Flaccus in satira* : “Omnibus hoc uitium est cantoribus, inter amicos rogati ut numquam cantent, iniussi numquam desistant, *ita te deinceps fascibus obruam litterarum, ut e contrario incipias rogare ne scribam*”<sup>124</sup>. »

Parlant de sa prose d'épistolier, dans la lettre XXI, Jérôme recourt à une allusion à Horace (*Ep.* 2, 1) pour présenter ce qu'il appelle *inculta nostrae paruitatis oratio*, avant de finir sur cette formule : *maxime cum in ecclesiasticis rebus non quaerantur uerba sed sensus, id est panibus sit uita sustentanda, non siliquis*<sup>125</sup>.

Dans sa lettre XXVII à Marcella, Jérôme use du mot *rusticitas* pour définir son style, en une tournure qui n'est pas exempte d'ironie ; désignant ses détracteurs, il déclare en effet<sup>126</sup> : « Ita responsum habeant, non adeo hebetis fuisse me cordis et *tam crassae rusticitatis* – quam illi solam pro sanctitate habent piscatorum se discipulos adserentes, quasi idcirco iusti sint si nihil scierint –, ut aliquid de dominicis uerbis aut corrigendum putauerim, aut non diuinitus inspiratum. »

Plus loin, il ajoute<sup>127</sup> : « Verum, *ne Flaccus de nobis rideat* (...), reuertimur ad nostros bipedes asellos. »

S'il mentionne souvent la rudesse de son style<sup>128</sup>, il déclare sans ambage dans la lettre LII à Népotien : « Multoque melius est *rusticitatem sanctam* habere quam eloquentiam peccatricem. »

Or, comme M. Banniard l'a montré<sup>129</sup>, Alcuin recourt au terme de *rusticitas* pour qualifier son style<sup>130</sup>. Pour M. Banniard, il s'agit d'un terme à opposer à celui d'*urbanitas*. Certes, mais de notre point de vue, ce terme pourrait servir dans la correspondance d'Alcuin à donner, de manière cryptée, une indication hiéronymienne, à inscrire la lettre alcuinienne dans une tradition hiéronymienne. Le terme *rusticitas* est en effet relié chez lui à l'adjectif *Flaccina*, comme le

123. Lettre CXXXIII, 1 (t. 8, p. 49) à Ctésiphon. Horace est pour Jérôme *grauissimus poeta Flaccus* (lettre VI, t. 1, p. 20).

124. Lettre VI, 2 (t. 1, p. 20).

125. Lettre XXI, 42 (t. 1, p. 110).

126. Lettre XXVII, 1 (t. 2, p. 17).

127. *Ibid.*, p. 18.

128. Voir par exemple en lettre XXIX, 7 (t. 2, p. 30). Voir aussi lettre LVII.

129. M. BANNIARD, « Théorie et pratique de la langue et du style chez Alcuin : rusticité feinte et rusticité masquée », *Francia* 13, 1985, p. 579-601.

130. *Ep.* 7, 10, 97, 136, 143, 145, 161.



montre l'exemple suivant : « *Flaccina rusticitas* Daudicae sapientiae ignotum ingerere ualeat<sup>131</sup>. »

D'autres exemples signalent une convergence d'éléments en faveur de l'interprétation hiéronymienne du nom de Flaccus.

Comme on le sait, la lettre CV à Augustin de Jérôme que nous avons déjà citée commence ainsi<sup>132</sup> :

« *Ego quondam miles, nunc ueteranus (...)* ne si me frequenter ad rescribendum inpuleris, illius recorder historiae, quod Hannibalem iuueniliter exultantem Q. Maximus patientia sua fregerit. Omnia fert aetas, animum quoque. Saepe ego longos cantando puerum memini me condere soles. Nunc, oblita mihi tot carmina ; uox quoque *Moerim* iam fugit. »

Or, reprenant la présentation de Jérôme par lui-même – *Ego quondam miles, nunc ueteranus* –, Alcuin ouvre la lettre 149 par l'adresse suivante : « David magnifico atque a Deo coronato regi *Flaccus, ueteranus miles*, perpetuam salutem. »

De même la lettre 155 : « Clarissimo Daud regis *miles ueteranus Flaccus* salutem<sup>133</sup>. »

Bien mieux, Jérôme, dans la lettre CII à Augustin, renvoie son correspondant à Virgile, comme on l'a vu plus haut : « Memento *Daretis et Entelli*, et uulgaris prouerbi quod *bos lassus fortius figat pedem*<sup>134</sup>. »

Dans sa lettre 145, Alcuin reprend le thème en ajoutant un adjectif, mais en introduisant, avec le groupe *effeto corpore*, un autre emprunt à la lettre CV de Jérôme au même Augustin – *et aliorum debeo laudare uictorias, non ipse rursus effeto corpore dimicare*<sup>135</sup> : « Ego tardus, ego mei ipsius immemor (...). *Entellus senior*, effeto corpore dudum cestus deposuit suos et aetate florentibus cedit illos indui (...)»<sup>136</sup> »

Mentionnant d'autre part la joute poétique qui doit l'opposer à Théodulphe, Alcuin écrit : « Tunc habet *Flaccus* omni laetitia gaudere et more *senis Entelli* saltare, tripudiare totis uiribus et *Daretem* Hispanicum uincere, qui gloriatur in fortitudine iuuenilis aetatis<sup>137</sup>. »

131. *Ep.* 145, p. 232. Également *ibid.*, p. 234 : « Tamen Flaccina rusticitas officia non abnegauit. »

132. Sur les liens entre cette lettre de Jérôme et l'*Ep.* 145 d'Alcuin, voir M. ALBERI, *Art. cit.* (n. 119), p. 108-110, qui est la première à avoir établi les parallèles entre les citations.

133. *Ep.* 155, p. 250.

134. Lettre CII, 3 (t. 5, p. 94-95) : « Souviens-toi de Darès et Entelle, et du proverbe populaire : "Un bœuf fatigué assure plus fortement son pied." »

135. Lettre CV, 3 (t. 5, p. 101).

136. *Ep.* 145, p. 231.

137. *Ep.* 164, p. 266.

Or, le Poème 254 d'Alcuin, adressé à Charles, comporte des vers qui développent le même motif :

« Talibus occurrat tua, rex, sapientia diues,  
Defendens *Flacci* pauca dicta *senis*.  
Sint *patris Entelli* memores *iuenisque Daretis*,  
Ne laus, quam quaerunt, detrahat ipsa magis. »

Ce jeu référentiel avec les lettres de Jérôme peut devenir plus complexe, encore, lorsque, par exemple, le corps de la lettre, après une citation aisément repérable, exploite des données non explicites du corpus épistolaire hiéronymien. Ainsi, l'adresse de la lettre 149 à Charles : *Flaccus ueteranus miles* figure en tête d'une missive qui s'ouvre, comme par hasard, sur la citation de la lettre III de Jérôme rencontrée plusieurs fois plus haut : « *Veterum itaque prouerbialis fulget sententia* : "Amicus diu quaeritur, uix inuenitur, difficile seruatur"<sup>138</sup>. »

Certaines lettres d'Alcuin vont jusqu'à présenter ce que nous serions tentée de définir comme un cryptage hiéronymien : la lettre 13, adressée par Alcuin à son ami Ricbod, joue sur l'opposition entre Flaccus et Virgile, en « chiffrant » pour ainsi dire le nom Flaccus, puisque la citation de Jérôme – *ut uel iratus aliquid rescriberes* : *quia bos laesus fortius figit ungulam* – est tissée dans la fin de l'extrait avec les propos d'Alcuin<sup>139</sup> :

« Aut amor Maronis tulit memoriam mei ? O si mihi nomen esset Virgilius, tunc semper ante oculos luderem tuos, et mea dicta tota pertractares intentione, et iuxta prouerbium illius essem apud te  
Tunc felix nimium, quo non felicius ullus  
Quid faciam ? An meam doleo infelicitatem, quia non sum quem diligis ? An tuam laudo sapientiam, quia diligis illum qui non est ? *Flaccus recessit*, Virgilius accessit, et in loco magistri nidificat Maro ?  
Hoc dolens dictaui, uel propter obliuionem mei, propter absentiam tui, paululum ferociori pumice cartam terens, *ut uel iratus aliquid rescriberes* : *quia bos laesus fortius figit ungulam*. »

Outre un jeu de références explicites à Virgile et d'allusions à Jérôme, nous observons donc, dans les lettres d'Alcuin, une étroite connexion entre le surnom Flaccus et les référents hiéronymiens, très souvent liée à une expression provenant de la lettre CV à Augustin où Jérôme donne cette définition de lui-même : *Ego quondam miles, nunc ueteranus*<sup>140</sup> ; en outre, ce surnom intervient dans un contexte qui est celui de lettres adressées à Charlemagne-David, lettres de direction mettant en jeu, à travers le thème hiéronymien de la Jérusalem Céleste, la finalité de la *potestas* royale, ou des questions doctrinales dans un contexte de lutte contre l'hérésie. Certaines adresses s'expliquent en effet, nous semble-t-il, par la teneur de la lettre qui met en jeu conception téléologique et

138. *Ep.* 149, p. 243.

139. *Ep.* 13, p. 39.

140. C'est cette même lettre qui donne la citation explicite de Virgile reprise avec variante par Alcuin, comme nous l'avons signalé plus haut.

eschatologique de la *potestas* royale. En voici un relevé non exhaustif, où nous avons mis en relief les données eschatologiques :

« David *magnifico atque a Deo coronato* regi Flaccus, *ueteranus miles, perpetuam salutem.* » (Ep. 149)

« *Deo dilecto atque Deo electo* David regi Flaccus *in fide et caritate perpetuam in Christo salutem.* » (Ep. 148)

« *Domino desiderantissimo et omni sapientiae decore clarissimo* David regi Flaccus Albinus *perpetuae pacis et gloriae salutis.* » (Ep. 126)

« *Domino piissimo et praestantissimo et omni honore dignissimo* David regi Flaccus Albinus *uerae beatitudinis aeternam in Christo salutem.* » (Ep. 121)

Pour nous, le surnom de *Flaccus* renvoie donc chez Alcuin, non à Horace, mais à Jérôme. Alcuin semble avoir résolument lié les citations d'Horace à la personne de Jérôme et poussé en quelque sorte à son terme un rapprochement qui était amorcé par Jérôme lui-même. En se désignant comme Flaccus, l'épistolier Alcuin offre, au plan narratorial, une fiction de soi, une identité idéale, avancée dans le cadre lui-même idéal des liens entre un souverain nommé David et un clerc qui se rêve en Jérôme. La lettre, champ d'investigations où s'élaborent des théories sur la *potestas* et ses liens avec l'*auctoritas*, offre, de ce point de vue, un cadre parfait.

L'apport d'Alcuin à la *renouatio* carolingienne, dans ce cas, met moins en relation culture classique et monde franc que culture patristique et monde franc. Si culture classique il y a, cette culture arrive aux Francs par la médiation de Jérôme<sup>141</sup>.

Dès lors, ce que certains chercheurs ont appelé « l'attitude ambiguë d'Alcuin vis-à-vis de la culture classique<sup>142</sup> » se laisse plus aisément appréhender : on a souvent essayé de l'expliquer en avançant un rejet hypothétique de Virgile par un Alcuin vieillissant qui aurait fait amende honorable au soir de sa vie. Nous pensons plutôt qu'elle s'explique par l'imitation par Alcuin des hésitations de Jérôme vis à vis des auteurs païens<sup>143</sup>.

Il suffit de rappeler le célèbre parallèle qu'établit Jérôme pour Rufin d'Aquilée, à l'époque encore son intime. Il oppose alors vérité biblique et

141. Sur la lettre laboratoire de théories, voir B. DIAZ, *Op. cit.* (n. 18), p. 101.

142. G. WIELAND, « Alcuin's Ambiguous Attitude Towards the Classics », *JML*, 1992, p. 84-95.

143. Autre exemple : Lettre LXXI, 3 (t. 4, p. 11) citant 2 *Cor* VI, 14-15 : « *Qui consensus Christi ad Belial ?* ». Ce qui, dans la lettre 124 d'Alcuin adressée à Speratus, en qui Dümmler voit Higbald de Lindisfarne, fait naître deux mentions hiéronymiennes : « *Aebrietatem sectantes, beato Hieronimo dicente, quasi inferni foueam deuita* » et, plus loin : « *Verba Dei legantur in sacerdotali conuiuio. Ibi decet lectorem audiri, non citharistam ; sermones patrum, non carmina gentilium. Quid Hinieldus cum Christo ?* ». Chez Alcuin, la célèbre question rhétorique *Quid Hinieldus cum Christo ?* combine donc culture vernaculaire avec la figure d'Ingeld et tournure stylistique hiéronymienne.

fictions païennes<sup>144</sup> : « *Cedant huic ueritati tam Graeco quam Romano stilo mendaciis ficta miracula.* »

Ce sont là des éléments que l'on retrouve aussi chez Alcuin. Écrivant à Gundrade, fille du roi de Mercie, pour lui conseiller de lire la correspondance de Jérôme et d'Augustin, il l'engage à vivre pour Dieu et ajoute : « *Hic est thesaurus desiderabilis, qui requiescit in ore prudentis, et abundat in corde sapientis. Haec in Vergiliacis non inuenietur mendaciis sed in euangelica affluenter repperietur ueritate*<sup>145</sup>. »

#### CONCLUSION

Comme toute correspondance, les lettres d'Alcuin se prêtent donc à nombre de questionnements ayant trait aux problèmes de leur réception, de leur influence éventuelle, de leur conservation, mais aussi des choix qui ont présidé à leur composition, des références scripturaires, des stratégies littéraires et stylistiques.

L'étude de la place de saint Jérôme dans la correspondance d'Alcuin permet ainsi de mesurer le rôle des codes et conventions, stéréotypes et modèles qui viennent parfois hanter une écriture singulière.

À défaut de livrer une vérité autobiographique, les lettres d'Alcuin dévoilent l'élaboration d'un autoportrait d'Alcuin en Jérôme et les liens qui s'établissent entre culture patristique et monde franc, au plan spirituel comme au plan littéraire. L'examen du reste de l'œuvre ne pourrait que confirmer son imprégnation des divers écrits de Jérôme et son admiration pour l'épistolier, le directeur spirituel et le bibliste.

Christiane VEYRARD-COSME  
PARIS I-Panthéon-Sorbonne

---

144. Lettre III, 1 (t. 1, p. 13) : « Que cèdent devant cette réalité les miracles inventés par les mensonges d'un style grec ou romain ! » Cf. aussi la lettre XXI, 13 à Damase, (t. 1, p. 94) : « *At nunc etiam sacerdotes Dei, omissis euangeliis et prophetis, uidemus comoedias legere, amatoria bucolicorum uersuum uerba cantare, tenere Vergilium, et id quod in pueris necessitatis est crimen in se facere uoluntatis.* »

145. *Ep.* 309, p. 475.

RÉSUMÉ : L'étude de la place de saint Jérôme dans les lettres d'Alcuin permet de mesurer l'importance du rôle joué par les lettres de Jérôme qui offrent au conseiller de Charlemagne tout à la fois un modèle d'épistolarité, un modèle comportemental et un réservoir de citations. À défaut de livrer une vérité autobiographique, les lettres d'Alcuin montrent l'élaboration d'un autoportrait d'Alcuin-Flaccus en Jérôme et les liens qui s'établissent entre culture patristique et monde franc, au plan spirituel comme au plan littéraire.

ABSTRACT : The study of the place accorded to saint Jerome in Alcuin's letters shows how important a role Jerome's letters played in that corpus. They provide Charlemagne's councillor with an epistolary model, a model of behaviour and a treasury of quotations. Alcuin's letters do not reveal an autobiographical truth, but they show the construction of a self-portrait of Alcuin-Flaccus as Jerome, and they highlight the links established between the culture of the Fathers and the world of the Franks, on both the spiritual and the literary level.